



HAL
open science

L'apprentissage d'infini

Jordi Bonells

► **To cite this version:**

Jordi Bonells. L'apprentissage d'infini. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1990, 5, pp.38-44.
hal-03401987

HAL Id: hal-03401987

<https://hal.science/hal-03401987v1>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

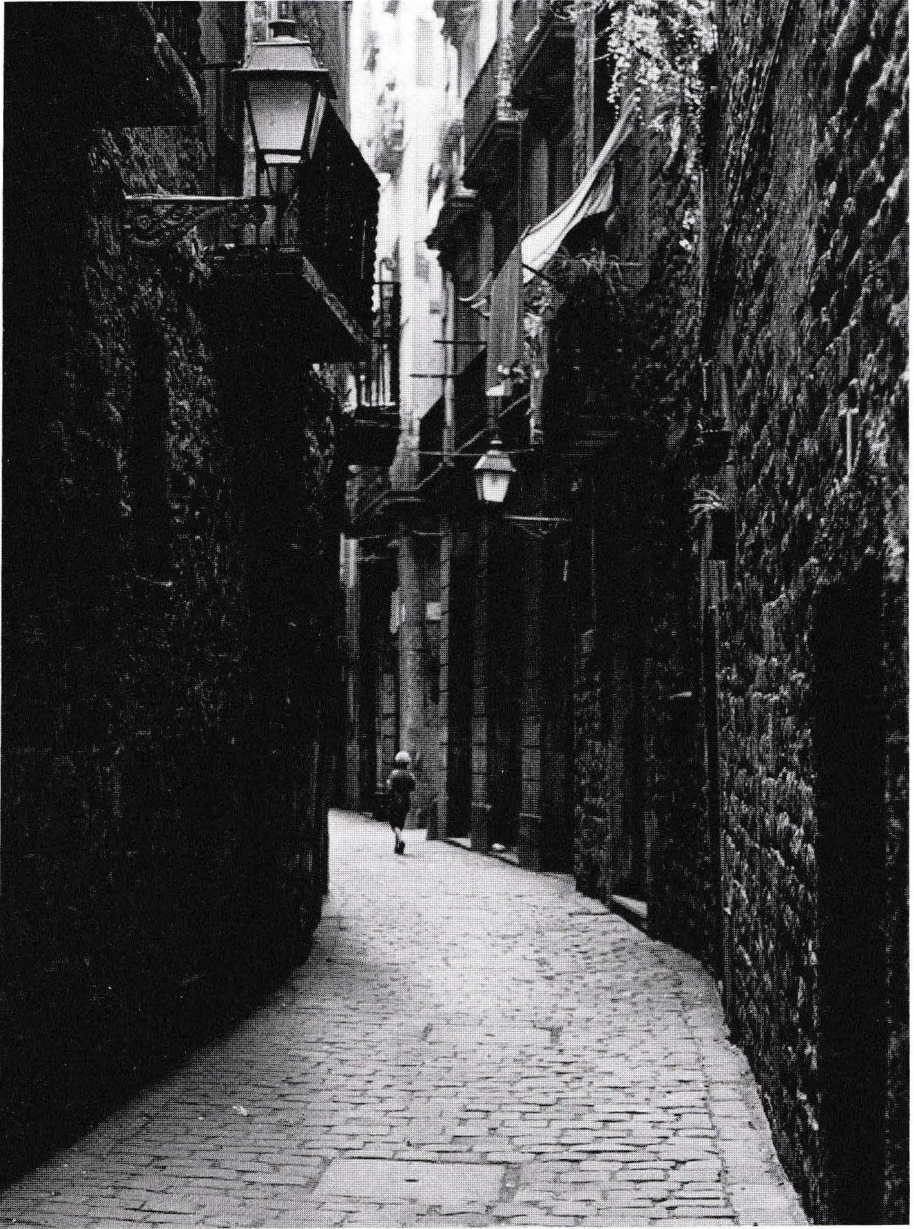


Photo : Félix Bonells

L'APPRENTISSAGE D'INFINI

Jordi Bonells

La répétition nous suggère la pensée de l'infini, la pensée de notre vie en rapport avec l'infini, de l'imminence de QUELQUE CHOSE, du passage et de la disparition.

Tadeusz Kantor

Puis, à l'approche de ses quatorze ans, on décida que l'enfant n'était plus un enfant. L'enfant se sentit responsable de ce nouvel état qu'il n'avait pas voulu et en pâtit.

Entre sa onzième et sa treizième année, l'enfant avait accumulé le retard, et en était honteusement satisfait. Le lycée public ne voulant plus de lui, il finit par échouer dans une école privée, non loin de sa maison, dirigée par un ex-jésuite défroqué qui se remplissait les poches avec les cancre de la bourgeoisie barcelonaise, tout en accueillant à bas prix, pour se dédouaner devant Dieu et sa conscience, deux ou trois incapables issus des familles humbles du quartier, éjectés au bout d'un an, encore plus misérables qu'avant, puisque, disait-il, «la charité doit être distribuée de manière équitable parmi ceux qui la méritent, en excluant les profiteurs parce que paresseux». Pour les gosses guindés de la Bonanova et de Sarriá, les années scolaires qu'on traînait derrière soi s'effaçaient ainsi automatiquement dans une homogénéité d'âge visible au noir duvet qui commençait à pointer sous leur nez, signe d'une stupidité consentie, et dans l'allégresse détachée qu'ils pouvaient éprouver à tout moment au contact de ces oiseaux bizarres, tarés comme eux, certes, mais leur faisant comprendre *a contrario* que leur retard scolaire n'était, somme toute, qu'une péripétie anodine dans un destin tout tracé, si opposé à celui de ces âmes en peine facilement repérables à leur allure drôlement ahurie : des êtres déambulant parmi eux dans un silence désemparé et dans des costumes toujours gris, souvenir en modèle rétréci, après la transformation subie entre les mains d'une couturière habile, d'une origine adulte, image de conclusion avant même le commencement.

Ce fut donc après le nouvel échec de l'enfant aux examens de juin, ajoutant une nouvelle année de retard à celle déjà admise, que fut décidé que son enfance était passée. L'enfant devait se mettre à travailler, et il crut percevoir dans cette annonce la preuve de ses soupçons : «c'est donc vrai, tout a une fin», pensa-t-il. Mais au lieu de sentir le réconfort de la confirmation, il éprouva un insupportable désarroi.

Car depuis longtemps, l'enfant se sentait habité, sans qu'il sache ni les raisons ni l'origine, par une secrète réflexion, pour le moins étrange, qui ne le quittait plus : dans la journée, il en était tenaillé à tel point que toute activité finissait par en porter la trace, jusqu'à ce que tout lui soit soumis ; dans le sommeil, ses rêves, qui auraient dû l'apaiser, devenaient des mises en scène obsessionnelles de ses méditations diurnes : «si tout se termine à un moment ou à un autre, si tout chez nous prend fin, comment peut-on concevoir ce qui jamais ne s'achève, savoir avec certitude qu'un nombre ou un mot sont toujours suivis par un autre nombre ou un autre mot dans une suite infinie ?, de même - ajoutait-il - que si on avait été sans fin, il nous aurait été impossible de connaître tant soit peu le fini, puisque toute finitude se serait prolongée, en bonne logique, indéfiniment.»

L'enfant voyait la marque de la finitude partout, et même si cela lui semblait injuste, d'autant plus injuste qu'il ne pouvait pas se faire à cette horrible sensation d'arrêt, de conclusion définitive, à laquelle il se sentait soumis, tout ce qui mettait en question cette certitude le plongeait dans une angoisse telle, qu'il restait immobile, pendant des heures et des heures, sur son lit, en cherchant à imaginer le moment précis où la suite des nombres naturels s'arrêtait une fois pour toutes, sans possibilité d'aller au-delà, un peu comme ces voyageurs du Moyen-Age craignant à tout moment que la mer s'arrête brutalement devant eux et les engloutisse, les plongeant dans les brumes du néant. Et lorsqu'à nouveau il reprenait ses esprits, il croyait avoir perçu, ne serait-ce que comme une lueur ou comme une image fugace, le mot qui était la fin de tout mot, le nombre qui était la fin de tout nombre, sans aucun attribut de sens ou de valeur qui puisse les identifier comme tels, sauf bien sûr celui d'être le dernier, lui échappant toujours au moment précis où il allait s'en saisir, confirmant ainsi sa conviction et son savoir, peut-être ses craintes.

Et c'est cet enfant, qui n'en était plus un, qui se mit, dès le lendemain, à la recherche d'un emploi, recherche d'autant plus facile qu'il ne savait rien faire, sauf rester des après-midi entiers allongé, en quête d'une impossible fin. Lorsqu'il le trouva, il se sentit seul, et conçut l'avenir comme l'expiation d'une faute.

Pour aller de chez lui à l'atelier où il entra comme apprenti, une entreprise de reliure où l'on reliait de tout sauf des vrais livres—elle s'était spécialisée dans la fabrication d'albums de disques et de photos et dans la reliure de fascicules hebdomadaires —, l'enfant mettait environ un quart d'heure, à condition de marcher vite. Le matin, il ouvrait le portail de sa maison à sept heures moins le quart, et il l'ouvrait à nouveau, de retour, soit vers quinze heures trente, en basse saison, soit à dix-huit heures trente, entre septembre à décembre, période pendant laquelle, comme un avant-goût laborieux des fêtes de fin d'année, il fallait mettre les bouchées doubles. Son apprentissage se fit rapidement : il devait, après avoir nettoyé de fond en comble l'atelier au sein d'une brigade balayeuse composée de trois ou quatre autres gamins, plier, coller, couper, selon les commandes du moment.

Le pliage du papier était de deux sortes. Avec un plioir en bois, qu' on se passait de temps en temps sur le nez ou sur les cheveux pour l'enduire de graisse afin qu' il glisse mieux, il fallait plier en deux les feuilles de papier jaunâtre légèrement cartonné, première étape dans la fabrication des pochettes où, plus tard, on mettrait les disques de quarante-cinq ou de trente-trois tours. Puis on rabattait à la main les bords latéraux, une fois enduits d'une colle plastique qui s'entassait sur les ongles et la peau : on avait beau gratter avec du savon et à la pierre ponce, il était impossible de l'enlever totalement, car elle s'incrustait dans les moindres plis et recoins de l'épiderme, de telle sorte qu'à la fin de la semaine, on pouvait en distinguer plusieurs couches superposées, qui formaient une sorte de tissu sédimentaire périphérique sur lequel s'accumulait la crasse, et qui obligea bientôt l'enfant à cacher ses mains de peur qu'on ne les voie ainsi souillées.

Quand il ne pliait pas, l'enfant encollait, soit au pinceau, soit à la machine. Chaque système avait ses avantages et ses inconvénients. Le pinceau était beaucoup plus lent, certes, mais lorsqu'on apprenait à distribuer en deux coups de poignet et de manière homogène la colle sur les feuilles de garde, ou sur n'importe quelle autre surface, il était plus rassurant. En effet, le maniement de la machine à encoller—où deux rouleaux dissymétriques happaient le papier à sec, le ressortaient imprégné du côté non imprimé, puis le déposaient sur un tapis qui n'arrêtait jamais de tourner sur une longueur de trois mètres où s'alignaient quatre ou cinq relieurs attirés—, lorsque les deux aiguilles courbes qui permettaient de décoller la feuille de la surface convexe du gros rouleau encolleur s'encrassaient ou se tordaient légèrement sous l'usure de la répétition—ce qui était difficile, pour ne pas dire impossible à prévoir—, déchirant le papier et entraînant dans sa perte la pièce suivante—, demandait à l'apprenti un état de tension permanent, car, lorsque l'accident se produisait, ce qui était souvent le cas, les miettes du papier déchiré s'incrustaient sur la surface lisse

des cylindres, et il devait, après avoir arrêté le mécanisme, tout nettoyer minutieusement au milieu des engueulades, avec une perte de temps considérable, décompté en fin de journée.

La dernière des tâches était celle de la coupe à la cisaille de la mousse pour rembourrer les couvertures des albums, ce qui demandait une grande adresse. En effet, il fallait dérouler avec soin et de manière harmonieuse un énorme rouleau spongieux de couleur grise, verte ou bleue, en évitant de trop tirer, ou de trop lâcher, pour que toute la bande de mousse coupée soit égale, sans se rétracter par endroits, ni pendouiller par d'autres. Ensuite, on devait aligner avec précision ces bandes trois par trois, et les passer à nouveau à la coupe pour en faire des rectangles coïncidant exactement avec le format voulu, sans amputations ni dépassements discordants.

Or, pour autant que ces trois tâches fussent différentes, l'enfant eut tôt la sensation d'effectuer une seule et même activité, celle qu'il connaissait déjà si bien : compter, compter le nombre de plis, de morceaux de mousse et de carton coupés, celui des coups de pinceaux, le nombre de feuilles de garde qui restaient à encoller, le nombre des albums à faire, celui des déjà faits, celui des pochettes fabriquées ou des tranchefiles posées, et somme toute, compter les minutes à passer avant la sortie, celles déjà écoulées depuis sept heures le matin et depuis sept heures la veille et depuis le premier sept heures et depuis toujours...

Et pendant cinq ans, les journées s'écoulèrent ainsi, rendant impossible le retour, sans que le seuil soit atteint.

Lorsque je regarde la rue, je vois parfois l'enfant - comment pourrais-je l'appeler autrement - , avec un gros sandwich entre les mains et qui marche à pas vifs en mangeant, et il compte ses pas, cela est certain, car son regard est baissé et ses lèvres remuent en permanence bien après qu'il a avalé, et puis, au cas où j'aurais eu un doute quelconque, je verrai comment, parfois, il note dans un petit cahier, en fin de parcours, le nombre de pas faits, dans un jeu qui consiste pour lui à introduire dans un même laps de temps le plus de pas possibles, ou le moins, tout dépend.

Après les trois premières semaines, l'apprenti s'installe dans la répétition. Et si nous l'observons à des moments différents pendant ces cinq années qu'il passera à coller, à couper, à plier, nous le voyons à tout instant en train de couper, de plier, de coller, à vrai dire il n'arrête pas, du matin au soir, il colle, il coupe, il plie, que faire d'autre, si on l'a formé pour ça, si c'est ça qu'on lui ordonne de faire, si c'est pour ça qu'on le paye, s'il n'y a que ça à faire, couper, plier,

coller, c'est tout, c'est tout, c'est tout.... , même si l'on croit encore pouvoir renaître, même si on est là à attendre que ça arrive, quoi d'autre, sinon, sans se souvenir, oh non!, sans souvenir de sa propre naissance...plier, couper, coller... même si ça ce n'est pas une vie...ou même si parfois l'on préfère être mort, vraiment...et que faire si la seule chose à faire, c'est ça...et puis...encore une fois, puisque c'est ça...et ce sont les mêmes gestes qu'il répète inlassablement, lorsqu'il colle, bien entendu, mais aussi lorsqu'il plie ou lorsqu'il coupe, toujours debout, avec un tablier gris où la colle forte et la colle plastique se côtoient dans la promiscuité, ou en fin de journée, son regard porté à intervalles de plus en plus rapprochés sur l'horloge le forçant à ralentir ou à accélérer son rythme avant de mettre un terme à ce qui est sa tâche, à ce pour quoi il est là, un terme momentané, bien entendu, jusqu'au lendemain, et ainsi de suite, toujours jusqu'à un lendemain, un jour, puis un autre, ce même jeu...

Nous ne distinguons pas de différences, sauf peut-être celle de l'âge, et pourtant la différence est là. Pendant cinq ans, l'apprenti s'habitue à attendre la fin, et conçoit sa nouvelle vie comme la réalisation manifeste de son propre regard sur le monde : désormais, il croit pouvoir résoudre le dilemme qui l'habite, non dans l'image fugace d'une rêverie, mais dans la présence immédiate des choses. Il sait que si un nombre porte la marque définitive de la fin, il devra lui apparaître maintenant, et coïncidera forcément avec le terme d'une existence se déroulant en lui comme une répétition interminable sans place pour l'espoir.

C'est pourquoi, lorsque l'apprenti reçoit l'ordre de découper dix mille, quinze mille, vingt mille rectangles identiques de mousse - après, il faudra les coller sur autant de rectangles en carton, coupés eux au massicot, en une seule journée, c'est plus rapide la coupe du carton, beaucoup plus rapide que la coupe de la mousse, puisqu'on peut entasser les grandes feuilles de carton les unes sur les autres, puis bien serrer la cale pour que, sous la pression de la lame, les feuilles ne bougent pas, enfin appuyer sur le bouton qui déclenche le système de coupe, voir comment la lame tranche en biais, d'un seul coup, une épaisseur considérable ; bien sûr, il faut faire très attention à ne pas se couper les doigts, car il faut faire vite, on ne peut pas attendre que tout soit bien fini pour dégager tranquillement le tas de carton coupé, non, il faut, au moment même où la lame descend, tenir d'une main ferme les feuilles de carton, tandis que de l'autre on desserre la cale, ni trop tôt ni trop tard, si c'est trop tôt ça risque de mal finir, car le tas glisse en biais et non seulement la coupe n'est pas parfaite, loin s'en faut, mais de surcroît la main, sous la pression ainsi dégagée, peut glisser vers l'intérieur avec les risques que l'on peut imaginer, tandis que si c'est trop tard, le rythme n'y est pas, le travail s'accumule et ce qu'on devait faire en un jour, on le fait en deux, mais cela n'est pas tolérable, car avant que cela arrive, le

patron vous change de place, pas n'importe quelle place, oh non, celui qui prend du retard est confiné immédiatement à l'encollage avec de la colle forte : avez-vous essayé une seule fois dans votre vie de fournir des feuilles de garde encollées à la main et à la colle forte pour trois ou quatre colleurs qui s'amuse, par ailleurs, à aller de plus en plus vite ? essayez, ne serait-ce qu'une seule fois dans votre vie, essayez, surtout qu'au début ça peut encore aller, car la colle est bien liquide, mais peu à peu elle s'épaissit, il n'y a rien à faire, on peut y ajouter un peu d'eau, mais l'eau ne se mélange pas bien à la pâte déjà formée, au contraire elle la morcelle, et allez passer votre pinceau avec des grumeaux sur une feuille de garde, essayez, essayez, le mieux c'est encore d'attendre que toute la colle soit finie pour en faire de nouveau, mais entre temps, c'est un supplice, d'autant plus que le doigt avec lequel on tient la feuille de garde, pour qu'elle ne bouge pas sous la pression des poils du pinceau, grossit sous l'accumulation cristalline de la colle séchée sur lui, et lorsqu'on veut l'enlever pour déposer la feuille sur la table dans un geste rapide, la feuille part avec, et il faut s'aider d'un autre doigt, qui grossit lui aussi, moins que le premier, bien entendu, mais quand même, bref, il vaut mieux encore risquer de se faire couper les doigts, que d'être confiné à l'encollage à la colle forte, et bon, au massicot, tout se passe assez vite, une journée, deux au maximum, mais à la cisaille c'est différent ; c'est pourquoi l'apprenti, tout en sachant qu'il en a pour une bonne semaine, tout en sachant que pendant six jours, dix jours, quinze jours, tout dépend de la commande, il répétera inlassablement le même geste, tout en sachant que par la suite, il restera une autre bonne semaine à coller rectangle de mousse sur rectangle de carton, ressent une sensation qu'il croit proche du bonheur.

Comment expliquer ? C'est d'une manière, dirais-je, naturelle, que l'enfant ressent cette épreuve, et il lui semble que sa vie désormais s'organise en fonction de ce morcellement permanent, de cette suite de gestes identiques par lesquels son existence s'écoule à la recherche d'une conclusion définitive qui porte la marque irréfutable de toute conclusion. Car l'enfant ne compte pas ceci ou cela, quelque chose, non, l'enfant compte, c'est tout, même si dans son petit cahier, il note minutieusement le nombre de pas, de plis, de coups de pinceau, voyant en eux une possible délivrance : compter devient pour lui le signe d'une attente, de l'arrivée de ce nombre qui sera le dernier, au moins le croit-il, et qu'il faut aller chercher dans l'obscurité de l'évidence : les chiffres notés sur ce calepin à spirales lui semblent en même temps dérisoires et nécessaires.

Et lorsque les années d'apprentissage s'achèvent, nous le voyons franchir une dernière fois la porte de l'atelier : mais au lieu du repos et de l'espérance qu'il était en droit d'attendre, l'enfant admet sans surprise la présence en lui de ce qui sans répit aspire toujours à un terme sans que le terme arrive.